

*Voici le texte d'une intervention que j'ai faite aux Journées nationales de la psychiatrie privée à Lille en septembre dernier sur le thème du « chaos ». Il pourrait être discuté dans le cadre des « après-midis de la bibliothèque » ?*

## **Politique du Chaos – Chaos du politique<sup>1</sup>**

**Jean Cooren**

La rencontre de ces deux mots : « politique » et « chaos » fait apparaître dans l'imaginaire collectif des spectres bien peu réjouissants, de ceux qui s'agitent sans fin au plus près du pendule de l'Histoire. En effet, aux espoirs fous des révolutions ratées, succèdent régulièrement le chaos et la tyrannie, jusqu'au moment où le balancier repart dans l'autre sens, avec entre temps un prix très lourd pour les populations. Est-il possible de faire en sorte que ce va et vient tragique ne nous laisse ni blasés, ni abstentionnistes, en politique et ailleurs, car à quoi bon cet effort pour « tenir quelque chose », si, à terme, ça ne sert strictement à rien ? Peut-on poser le problème autrement, avec l'aide des « psy » et de la psychanalyse, c'est le sens de ces journées exploratoires sur « le chaos » ...

J'avancerai aujourd'hui quatre affirmations que vous retrouverez en détail dans le déroulé de mon exposé. Elles sont issues de ma pratique auprès de patients et d'analysants, mais aussi de certains engagements pris dans le monde associatif :

1°- le mot « chaos » est à entendre autrement que sous l'aspect terrifiant qui alimente le fond de commerce des « tenants de l'ordre ». Il faut soutenir qu'un certain degré de chaos est bénéfique tant à l'individu qu'au Politique

2°- Les mots « Chaos » et « Politique » doivent se penser ensemble dans un rapport de réciprocité et non d'opposition : du chaos surgit en effet la nécessité du politique qui, à son tour, va reproduire un certain degré de chaos.

---

<sup>1</sup> Lille, Journées Nationales de l'AFPEP (Association Française des Psychiatres d'Exercice Privé), 28 au 30 sept. 2017 sur le thème « *Le psychiatre et le chaos, diversité et créativité clinique* »

3° - la mutualisation de ce cycle ne peut se réaliser que grâce à une ré élaboration continue du « politique » au contact du « chaos » sociétal ; c'est le cap général que suit la démocratie quand elle ne se réduit pas à un strict formalisme institutionnel.

4° les psychiatres, les psychologues, les psychanalystes, sont précieux pour favoriser cet échange continu, ils participent à leur manière à la construction instable, toujours en péril, de ce pari sur l'avenir qu'est la démocratie.

Avant d'aborder plus directement ces questions, je vais effectuer un petit détour par la clinique.

Lorsque, il y a quelques mois, j'ai été appelé à préparer ces journées sur le chaos dans sa relation au politique, deux situations se sont présentées à mon esprit, sans que je puisse sur le coup comprendre ce qui les reliait au thème de la rencontre.

La première concerne un enfant de huit ans, rencontré par hasard, il y a trois ans, dans un camping du sud de la France : toute la journée il se tenait debout dans une allée en face de notre tente, au grand soleil, négligeant la piscine toute proche et les cris des autres enfants ; il pétrissait sans fin une petite boulette de terre ramassée à ses pieds sur une terre mouillée par le ruissellement ; il fixait cette boulette avec intensité, la malaxait sans la quitter du regard. Impossible de le distraire, de détourner son attention, de l'inviter à jouer au ballon avec nos petits-enfants, il répondait simplement, invariablement et poliment : « bonjour ! », « merci ! », et il poursuivait son œuvre sans la quitter des yeux. Nous nous sentions mal à l'aise. Vous l'avez de suite compris : cet enfant - je le nommerai Jérôme - était autiste. Resté sur la rive du langage et de la communication, il n'en disait pas plus, je ne sais rien d'autre sur lui, et je n'ai jamais croisé ses parents. D'où venait-il ? que faisait-il là ? Pourquoi subitement disparaissait-il ? « Terre » et « taire » en lui se télescopaient. Cette scène est restée gravée, je pourrais encore vous la dessiner. Pourquoi donc je vous en parle aujourd'hui ?

Nous ne séjournions pas dans les Cévennes, et pourtant cette situation m'a fait penser à la façon singulière qu'a eu Fernand Deligny d'observer l'enfant ou l'adulte autiste profond, de chercher à saisir son écriture propre, bien en deçà du langage, de noter avec précision ses gestes stéréotypés et les « lignes d'erre » qu'il parcourait, toujours les mêmes, bien en dehors des chemins fréquentés. C'est à partir de ces observations que Deligny<sup>2</sup> inventa en retour son approche thérapeutique, mais aussi, pour y parvenir, il tira partie de sa propre histoire. Ainsi évoquait-il le jeu répétitif auquel, enfant, il s'adonnait et qui consistait à reproduire les vagues de la mer en plongeant sa main dans l'eau d'un bac, il y

---

<sup>2</sup> Voir notamment : *Ce gamin-là* en DVD ou sur : [www.youtube.com/watch?v=i20VWKO9Sd](http://www.youtube.com/watch?v=i20VWKO9Sd)

« créait des vagues », il y « écrivait » des vagues, car il n'était pas sûr à l'époque, disait-il, que le réel existât vraiment. Devenu adulte et éducateur, il fit de ses questions personnelles et de cette incertitude, une vocation à part entière, partant vivre avec des enfants autistes dans des hameaux désertés.

Pour le psy qui s'intéresse à l'autisme ou à la « folie », quel est ce sédiment, cet « événement » originaire, qui l'amène lui aussi à se passionner pour la psychiatrie, la psychologie ou la psychanalyse ? Et que répète-t-il ensuite dans le travail, au prix, il est vrai, d'une « transformation » (Bion) de l'événement ? Car tout enfant pétrit de diverses manières son propre monde interne, il le fait d'abord à la manière de Jérôme qui malaxe sans fin sa boulette de terre afin de se sentir exister. Ce fut le cas pour Deligny, comme pour moi, comme pour vous sans doute aussi. Un jour, s'est produit un événement, un moment précieux, parfois tragique, qui nous a fait sortir de cette répétition à l'identique pour dans le registre de la répétition d'un même transformé : une parole, un événement, quelque chose, nous a mis en communication de façon quasi irréversible avec le monde de l'autre, du tout autre, alors étranger à ce qui allait devenir le moi/soi. Et cet événement décisif, unique ou répété, pas toujours repérable avec précision, ne s'est pas nécessairement produit dans la paix des chaumières, il a pu se présenter à nous, enfant, sous la forme d'un chaos sociétal.

Chacun a son histoire et ses motivations. Ce qui s'est passé pour moi - j'y suis souvent revenu dans mon analyse - se présente aux oreilles de l'Histoire sous un aspect totalement paradoxal. Lors de mes trois ans, en 1940, mon accès difficile au tiers, au langage, et à la diversité, fut radicalement bousculé par le mouvement de foule considérable que l'on a appelé « l'exode ». Je fus projeté du jour au lendemain sur les routes de France avec la guerre aux trousses, et ainsi toutes les cartes familiales volèrent en éclats. Il s'agissait avant tout pour chacun de sauver sa peau, l'ordre antérieur n'avait plus cours, il fallait se construire un autre monde. Si tous ceux qui vécurent l'exode en furent marqués à jamais (les images qui nous viennent de Syrie témoignent de cette violence), et si certains en devinrent même psychotiques, il m'est apparu que cet épisode tragique me facilita nettement l'accès à un autre mode de pensée et de parole.

Le chaos a donc aussi des effets paradoxaux, inattendus. Un événement, surtout quand il est traumatique, laisse des traces dont les effets à long terme sont imprévisibles. La rencontre d'une situation chaotique peut avoir une fonction d'ouverture vers l'autre, surtout quand une parole accompagne l'expérience. Beaucoup de psychiatres, psychanalystes ou psychologues, ont eu affaire un jour ou l'autre à ce chaos ; ils n'y ont

pas été engloutis, et, revenus de cette rencontre initiatique, leur destin en fut modifié, y compris dans le choix de leur métier.

Pour des motifs obscurs, multiples, qui lui sont singuliers, et sur lesquels je n'ai pas d'avis, Jérôme a loupé très tôt le coche de la parole, de l'ouverture à la parole de l'autre, il n'a pas pu entrer dans ce monde prodigieux qui lui aurait permis de gérer autrement le chaos (interne ? externe?) auquel il a dû faire face. Il s'est détourné du langage, le ressentant dangereux, hermétique, inutile. Mais tel Sisyphe, il a continué à baliser son monde interne, à le circonscrire, et à en sauvegarder l'unité, grâce à une répétition sensorielle de l'identique, la boulette de terre.

Il n'est pas le seul à user de la répétition. L'artiste travaille sans relâche son œuvre, pour qu'elle reste en communication avec les signifiants du monde de la parole, comme moi-même aujourd'hui je travaille sans fin l'écriture de mon texte, cherchant à lui donner une forme interactive plus explicite. Ce faisant, mais à la différence de Jérôme, nous avançons sur les routes d'un exode intérieur, nous rencontrons l'inconnu, l'indécidable, l'énigmatique, tout ce qui nous habite à notre insu et que nous pouvons parfois parvenir à partager dans l'amitié. Jérôme n'a pas franchi ce seuil : au-delà de la boulette qui le rassure, le monde lui apparaît terrifiant.

En un sens, toute œuvre se nourrit du chaos sous-jacent, mais toute œuvre a, sous des degrés divers, une fonction « politique ». Dès la naissance, et peut-être même auparavant, le bébé est déjà un être politique. Pour émerger de l'Autre dont il dépend, il affine un peu à la fois sa « politique étrangère », elle va devenir constitutive de sa personnalité. Il utilise ainsi instincts et pulsions, toute l'énergie ambiante, favorable ou défavorable, et bien sûr les réponses qui lui sont apportées, pour élaborer une manière propre d'exprimer ses besoins, de concevoir le monde qui l'entoure, de se le représenter, non pas dans son exactitude, mais d'une manière singulière, la sienne. Il s'emploie ainsi à modifier ce monde afin de l'adapter à ses désirs et ses besoins (parfois même il n'a pas tellement le choix sauf à se laisser mourir et c'est alors une opération de « sur-vie »). Pour cela, il écrit d'abord avec ce dont il dispose : son corps, ses mimiques, son regard, ses sourires, ses onomatopées, sa pré-programmation génétique, en attente de déchiffrement par l'autre, de réponses adaptées, d'interactions avec ce que l'autre lui laisse entendre du monde de la parole... Sauf bien entendu quand il devient « autiste » et s'en détourne pour se préserver du chaos.

C'est à faciliter cette tâche interactive que s'emploie le pédopsychiatre ou le psychologue d'enfants : faire en sorte que l'entourage familial entende mieux le discours du bébé, puis de l'enfant qui grandit, et qu'il réponde à la politique de l'enfant par une politique de «

parents » mieux adaptée, c'est-à-dire autrement que dans la séduction, ou par l'utilisation d'éléments de langage préfabriqués, ou sur un mode tyrannique. A défaut, les diverses formes d'emprise, réelle ou imaginaire, vont inviter l'enfant au repli, à la violence, ou à la production incessante de symptômes comme autant d'appels au secours. Ce savoir particulier que le psychiatre engrange au contact de la clinique individuelle est partiellement communicable dans le domaine public, transposable pour élaborer une politique de l'enfance. Françoise Dolto a montré que c'était possible et utile, mais aussi qu'il convenait de le transmettre avec précaution pour éviter une standardisation administrative.

La seconde situation concerne une femme rencontrée pour la première fois dans les années 90. Elle était venue me voir, encore délirante, au décours d'une hospitalisation, poussée sans doute par des amis. Je l'appellerai Anaïs. Elle quittait la région et je n'aurais pas dû la revoir. Et pourtant je reçus d'elle de temps en temps des lettres quelque peu bizarres, un courrier que je n'ai guère entretenu, ne voyant pas bien ce que je pouvais lui répondre. Elle ne me demandait rien de précis, me parlait de sa vie dans un petit village de Bretagne, entourée de quelques rares voisins assez compréhensifs. Elle était toujours délirante, menait une vie simple, se chauffait au bois ramassé autour de chez elle, se soignait avec des plantes, vivait de peu, lisait beaucoup, se plaignait des coupures d'électricité, et de démêlés avec l'administration.

Il y a quelques années, elle me demanda un rendez-vous, car, écrivait-elle, elle venait trois jours dans le Nord. C'était en hiver, il faisait froid, elle arriva en sabots de bois, et accoutrée de façon inappropriée. Son discours était à l'image de ses courriers, sans demande précise. Mais la correspondance s'est ensuite poursuivie, et elle continue aujourd'hui encore sous forme de lettres parfois décousues, parfois indéchiffrables. Pourtant Anaïs force mon intérêt, utilisant par exemple des photocopies de peintures ou de dessins comme papier à lettres, sur lesquelles elle griffonne quelques poèmes, recopie des citations littéraires, écrit des bribes de textes. Quand elle n'a plus de papier disponible, elle termine son courrier directement sur l'enveloppe, ce qui ne semble pas poser trop de problèmes à la Poste qui parvient malgré tout à trouver mon adresse. De temps en temps je lui réponds par un mot très bref lui indiquant que je reçois bien ses courriers.

Le monde d'Anaïs est très « chaotique », l'angoisse est au rendez-vous, le délire aussi. Ainsi m'a-t-elle un jour annoncé qu'un être diabolique la persécutait via Google, qu'il avait pénétré son ordinateur, lui jouant des tours pendables. Cet « être », auquel elle a donné un surnom s'est emparé de son traitement de texte, qui, du même coup, s'est emballé et lui a tenu de son propre chef des propos inconsiderés. Elle a donc remis Word et s'est

mise à m'écrire sur une vieille machine à écrire, pour laquelle malheureusement elle n'a plus trouvé de ruban adapté. Qu'à cela ne tienne, elle tape son texte directement sur une première feuille de papier qui reste blanche et, mettant un papier carbone et une autre feuille en dessous, elle découvre dans un second temps ce qu'elle m'a écrit et qu'elle m'envoie. Je dois dire que cette trouvaille m'a enchanté : la feuille vierge, le papier carbone, l'absence de ruban, et l'écrit qui ne se lit qu'après coup, m'ont fait associer sur les propos de Freud sur la « trace » qui demeure inscrite dans la cire de l'ardoise magique quand tout s'est effacé.

Anaïs, vous l'avez compris, a réussi à échapper à la prescription de neuroleptiques, est-ce une bonne chose, vous en déciderez. Mais ce faisant, elle nous pose ouvertement quantité de questions sur les relations entre le contenu d'un délire non systématisé, assez chaotique, et le discours sociétal ambiant. Car celui-ci aussi se débat avec le chaos, il mêle sans cesse l'imaginaire au réel : nos ordinateurs sont en effet bel et bien attaqués par des virus, les hackers parviennent à infléchir le cours des élections, et Big Brother à nous transformer en consommateurs dociles. Or ceci n'est pas, que je sache, considéré comme délirant. Et le retrait de Anaïs vers un monde plus écologique apparaît à certains comme la seule issue raisonnable dans ce « monde pourri ». Le discours de Anaïs reflète donc ce qui dans notre rapport au réel n'est pas considéré comme du délire, et il devrait en conséquence faire davantage l'objet de nos préoccupations sur un plan politique.

L'évocation de ces deux situations amène un premier lot de réflexions :

Le discours de Anaïs, par la place qu'elle occupe au bout luxuriant d'une ligne de la psychose nous convie à partager un monde menaçant, un monde qui a « la tête à l'envers », « sans moi-peau » dirait peut-être Didier Anzieu, un monde « sans contenant » et infiltré « d'éléments bêta » dirait Wilfred Bion. Il est clair que Anaïs ne me demande pas de changer ce monde, mais avant tout que je le croie tel sans la faire taire.

On peut d'ailleurs se demander si écouter un délire, écouter un tel chaos, est encore de nos jours une position tenable, acceptable dans le cadre de nos fonctions. Le « psy » reste pourtant l'un des rares à pouvoir encore le faire. Derrière le discours du patient, il entend au plus près le chaos et la rumeur qui hantent ce monde. La folie en est l'interface, à l'image de cette enveloppe postale envoyée par Anaïs, enveloppe qui ne livre au grand jour qu'une partie de son contenu. La Haute Autorité de la Santé et la Sécurité Sociale ne savent pas, bien sûr, « coter en actes » une telle activité, « un peu folle ». Car il leur faut des résultats tangibles, comptabilisables. Comment chiffrer le fait de mieux entendre l'indicible ?

« Nous regardons et ne voyons pas » répète Tarkowski dans son film « Le sacrifice ». Notre société oublie que tous les jours, comme Anaïs, chacun écrit quelque chose sur du papier qui reste blanc en apparence, et qui pourtant s'écrit à son insu dans la cire, trace d'une amorce de chaos, ou léger désordre. C'est bien cet écart minime qui fait enrager certains. Dans les institutions, les hôpitaux ou les administrations, le psychiatre, le psychologue ou le psychanalyste sont souvent les seuls à pouvoir entendre et supporter l'émergence de cet écart, en lequel ils déchiffrent un autre discours, légèrement inadéquat, pas forcément « fou ». Quand ils en font état, ils tiennent la place peu enviable de ces « lanceurs d'alerte », de ces sortes de « résistants » qui font perdre du temps avec des « détails ».

Anaïs nous fait entrevoir l'omniprésence potentielle de ce chaos-là dans la pensée humaine. Une fois mise à jour, sans filtre névrotique interposé, cette écriture folle, on le sait, ne revient pas facilement en place ; c'est pourquoi Anaïs fait peur, elle tient le « discours de la folie ». Ce qu'Anaïs exprime en mots, en actes, en comportements atypiques, souvent qualifiés d'asociaux, n'est au fond qu'une écriture singulière parmi d'autres. Il fut un temps (celui de l'antipsychiatrie) où certains collègues militants se seraient étonnés qu'on puisse prétendre arraisonner la psyché des Anaïs contre leur gré, mais ce questionnement est devenu de nos jours quasi inaudible : on argumente sur le fait que l'expression de la folie est une source de souffrance pour l'intéressé, sa famille ou le voisinage, ce qui n'est pas faux. Mais on oublie du même coup que cette folie singulière est aussi le reflet de ce qui se passe de « fou », de « chaotique », dans le corps social, les institutions, les familles. Oui, la folie est porteuse d'un sens, mais rarement de celui qui nous convient.

Jérôme, lui, se place à l'opposé d'Anaïs, il se retranche d'une société où l'on parle énormément, parfois pour ne rien dire et pour combler un vide. Jérôme, lui, ne « parle » pas, il crée du silence. Mais il « écrit » sans relâche en lissant sa boulette, seulement dans une langue bien à lui, sans langage parlé, d'une écriture hermétique, monotone, cryptée, inaudible. Jérôme est le prototype de ceux que les politiques n'arrivent plus à rejoindre, parce qu'ils ne vivent plus sur la même longueur d'onde que les autres. Sa problématique se rapproche de ces formes larvées d'autisme sociétal qui sévissent dans certains quartiers, là où se répètent quasi à l'identique les mêmes faits, les mêmes dégradations, les mêmes protocoles, la même inaccessibilité à la parole, le même refus du contact avec l'autre en sa différence... Ces « zones » d'apparence bien chaotique eu égard à la norme sociale, sont des équivalents collectifs d'enclaves autistiques, dans lesquelles subsiste très peu de langage parlé, mais où se manifestent des écritures singulières, répétitives, d'apparence

un peu folles, énigmatiques (dégradations, tags, rodéos, verlan, agressions, etc.) qu'il faudrait apprendre à déchiffrer sans user pour autant de la répression.

Jérôme et Anaïs résistent tous les deux à leur manière à l'emprise normative du corps social. La violence sourde de l'État (cf. les écrits de Walter Benjamin) n'a plus de prise directe sur eux. Pour ce motif, ils ne sont pas « présentables », et ils inquiètent l'autorité. Ils sèment un certain désordre, voire de la terreur, car ils ne savent pas établir de compromis, comme le névrosé a appris à le faire grâce aux ruses du langage. Notre société veut bien supporter quelques écarts, mais à la condition de considérer qu'ils ne sont le fait que de « malades », de « fous » sans dangerosité. Ils se tiennent en effet à l'opposé du décor habituel de la scène politique, là où Raison et Idéaux voudraient régner en maîtres, là où n'est jamais mentionné ce que le décor dissimule d'impuissance, de corruption, de mise en scène concoctée par des « experts », à seule fin de mieux séduire un électorat.

Pour mieux faire de ces situations le lieu d'une articulation possible entre la scène individuelle et la scène collective, je vais soumettre à votre réflexion deux clefs supplémentaires : « l'écriture » et « l'aporie »

La notion d'écriture est un concept que Jacques Derrida a contribué à remettre en circulation<sup>3</sup>. Derrida distingue « l'écriture » telle qu'il l'entend de la « parole vive », cette sorte d'autoroute de la communication qui a certes beaucoup d'intérêt, mais aussi l'inconvénient de négliger, d'écarter, voire de cliver, ce qui semble peu familier, ou aberrant pour celui qui parle ou qui écoute. En revanche, la notion d'« écriture », au sens relevé par lui, va s'élargir de la simple transcription écrite du langage verbal à tout ce qui s'est inscrit à la marge du texte verbal, et même à des traces qui ne sont ni alphabétiques, ni phonétiques, à toutes celles qui accompagnent, débordent, et sont souvent considérées comme de simples signes annexes, des détails sans importance. Or, dit Derrida, toute trace « hors du texte » fait, elle aussi, signe : elle exprime beaucoup de choses pour qui sait la lire, la déconstruire, elle contextualise le discours sans l'interpréter. La trace qui se tient à la marge ouvre directement sur la sensorialité, le corps, et l'émotion, et elle a de plus le mérite de varier selon le support d'écriture. La trace nous renseigne donc autrement que la simple parole vive, elle constitue un « supplément » de l'interface obscure qui se tient entre l'individu et le collectif, là où le chaos souvent règne en maître, là aussi où il n'y a pas de parole adéquate pour le signifier.

Considérés sous cet angle, on peut dire que Jérôme et Anaïs « écrivent » à leur manière, à la lisière ou bien en deçà du monde névrotique. La société peut très bien ne jamais

---

<sup>3</sup> Voir Jacques Derrida, *Freud et la scène de l'écriture*, in *L'écriture et la différence* (Points Seuil), ou encore *Khora*, Galilée 1993

enregistrer cette écriture, la considérer comme gênante au même titre que celle des tagueurs qui écrivent sur les murs des choses tout à fait incompréhensibles pour notre entendement. Nous-mêmes, sans nous en rendre compte, disséminons sans cesse des traces que d'autres (les sociologues par exemple) vont se charger de noter et d'interpréter. Le politique, lui, « par métier », tente d'échapper à cette loi de la dissémination, en s'entourant de secret, et en recourant à des experts pour mieux rester dans la langue de bois. La déconstruction de ces écritures, toutes à chaque fois singulières (la nôtre, celle de nos proches, celle des patients, celle du monde qui nous entoure, celle aussi du politique), est évidemment d'une complexité inouïe, infinie. Mais, ce faisant, elle révèle en son sein des contradictions multiples, des oxymores, des surcharges, des blancs, qui ouvrent constamment notre esprit sur l'existence d'apories.

L'aporie est universelle, mais nous avons bien du mal à l'accepter. Lacan a dû avoir recours au nœud borroméen, à la bande de Moebius, ou aux mathèmes pour parvenir à la figurer. Pourtant les développements progressifs de la Science depuis deux siècles n'ont fait que confirmer sa nécessité, ressentie par beaucoup comme un échec ou une désillusion. Ainsi chaque découverte scientifique en appelle une autre, qui vient déconstruire la précédente et pourtant ne l'annule pas, ouvrant encore ainsi sur de l'inconnu. L'universalité de l'aporie s'est même vérifiée à propos de la notion physique et mathématique de « chaos », notion que l'on pouvait encore tenir jusqu'à une date récente pour une butée définitive dans le savoir : or on a découvert ces dernières décennies que le chaos lui-même n'était pas totalement « chaotique ». De nouvelles lois sont venues encadrer l'imprédictible, et on a pu en vérifier la validité par des expériences reproductibles à l'infini. Ainsi ce qui semblait acquis une fois pour toutes en Science peut encore rester juste, mais juste seulement d'un certain point de vue, juste selon la position que l'on tient dans l'espace et le temps, ou selon le degré de proximité avec l'infiniment petit. C'est ainsi qu'un peu à la fois, en deçà du « chaos classique », on en est venu à décrire le « chaos quantique », et puis à explorer le « chaos déterministe » avec ses « attracteurs étranges ». Avec cette nouvelle fente dans le savoir constitué, s'entraperçoit un peu à la fois l'origine du monde, la façon dont ont pu se régler hasard et nécessité dans la genèse de la vie, la façon dont se règlent les rapports du signifiant au signifié, et au milieu de tout ça le surgissement du désir.

Il est tout de même remarquable de constater que ces découvertes récentes ne se trouvent guère en contradiction avec notre pratique psy : elles sont compatibles avec la place que nous donnons au « mental », à la folie et à la recherche des lois qui la gouvernent ; compatibles aussi avec le constat clinique que des événements survenant très tôt dans la vie d'un individu ont pu avoir une influence considérable sur son destin en se comportant

à la manière de ces « attracteurs étranges » dans la répétition quantique. De même, et nous l'avons maintes fois observé, la rencontre de la psyché de l'un (analysant ou patient) avec la psyché de l'autre (analyste, psychologue ou psychiatre) est susceptible de changer la donne, de dévier une trajectoire qui semblait jusque-là inéluctable, de produire à cette occasion une sorte de « supplément » de pensée et de parole, là où il ne semblait y avoir que destruction et chaos.

Le « chaos » y perd encore un peu plus de sa valence négative : dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand, il peut désormais être considéré tout autant comme un support de vie que de mort. Ce qui rejoint d'ailleurs la mythologie, Chaos étant à la fois principe de mort et principe de vie : il engendre certes les Ténèbres infernales et la Nuit, mais il est aussi à l'origine du Jour et de l'Éther.

La psychiatrie a intérêt à relever cette concordance face à la pression politique. Elle se bat en effet souvent dos au mur pour défendre sa singularité et échapper aux sirènes de l'efficacité à tout prix et aux lobbies de l'industrie pharmaceutique qui veulent faire croire que tout est réglé d'avance ou contrôlable. La psychiatrie vaut mieux que cela, et pour y résister, elle doit continuer à s'arrimer à la psychanalyse, qui, en tant que telle, se doit de rester étanche dans son propre champ de recherches, et de poursuivre, comme Freud, Lacan, Bion et d'autres l'ont fait, sa propre élaboration à partir de la stricte situation transférentielle. C'est-à-dire au contact des écritures et des apories qui se logent dans le transfert, là aussi où dans un chaos relatif se révèle le mieux l'inconscient.

Comment l'État et le Politique, la Raison et la Conscience, peuvent parvenir à se situer de façon positive face à cette « chose » qui, de manière irréductible, échappe à leur emprise ? Comment peuvent-ils accepter la relativité du chaos, non seulement dans l'analyse qu'ils font du fait sociétal, mais aussi pour tenir compte de son aptitude performative à recréer du jeu là où il n'y avait que déterminisme ?

Le chaos reste, on le sait, la bête noire de toutes les institutions (politiques ou autres) parce qu'il est censé mettre en échec la volonté d'emprise sur laquelle repose tout pouvoir. Le chaos est le spectre terrifiant qui justifie le recours à une violence qui sera qualifiée alors de « légitime », l'objectif affiché étant d'en « éradiquer »<sup>4</sup> la possibilité. Ainsi notre pays est-il maintenu dans une vision apocalyptique du désordre, décrit comme lieu d'épouvante, de cruauté infinie, de délabrement, de déréliction. Et l'évocation permanente des attentats terroristes ou la description de ce qui se passe en Syrie, en Iran, en Afghanistan, en Corée du Nord ou en Méditerranée, viennent renforcer cette impression

---

<sup>4</sup> Cf. le livre très intéressant de Marie-José Mondzain, *Confiscation des mots, des images et du temps, Les liens qui libèrent*, 2017

de menace imminente. Le réel ainsi décrit nous suffoque, d'autant plus que jamais ne nous est rappelé le fait que le délabrement auquel on assiste ici et là est aussi le fruit de nos politiques souverainistes antérieures ou actuelles, avec lesquelles il conviendrait enfin de rompre.

Ce climat de catastrophe s'étend à l'exercice de la psychiatrie auprès de ces malades dits « dangereux », et il expose les praticiens à vivre des situations de double contrainte. Si le psy reste encore habilité à soigner le « fou qui a perdu la raison » et « le psychopathe qui a des problèmes mentaux », les gouvernements successifs exigent de plus en plus du psy de les surveiller étroitement, y compris grâce aux formes modernes de l'emprise (contention neuroleptique et internement). Si le psy n'obtempère pas, on l'exclut du circuit et on remplit alors les prisons. On referme l'abcès, qu'il soit froid ou chaud, plutôt que de l'ouvrir et de le drainer. De même au motif que notre pays doit faire face à une « dette insupportable » et donc se soumettre aux lois de l'économie mondiale, les troubles présentés par l'angoissé, le déprimé, le phobique, l'obsessionnel, sont considérés comme des anomalies, une insulte à la croissance, et non pas comme le signe d'une souffrance individuelle et collective liée à notre condition humaine.

Cette façon « administrative » et « comptable » de concevoir l'exercice de la psychiatrie et de l'imposer néglige complètement « la résistance » de l'inconscient qui échappe à la raison et à la volonté, et elle ne veut rien savoir de la force incroyable de la répétition, une répétition rebelle, insensible à toute contrainte, capable de déplacer les symptômes ou d'en générer d'autres, et de reproduire inlassablement du chaos hors signification et hors sens. Ici le psy devrait pouvoir apprendre au politique à se situer autrement, à ne pas céder à la panique qui entraîne le recours à des contraintes fort coûteuses pour la collectivité. Le chaos sociétal est avant tout un symptôme et il appelle tout autant la vie que la mort, il faut l'intégrer comme tel dans le raisonnement politique.

L'inconscient n'a bien entendu aucune raison d'être sage. Freud introduisit très tôt cette idée dans le débat (philosophique, psychologique, et même médical). C'est ainsi qu'au lieu d'enfermer l'hystérique, de l'endormir, de la mettre à part, comme il était d'usage à l'époque, il a proposé qu'on écoute ce qu'elle avait à dire, même si ceci n'était pas compatible avec l'ordre moral et social. Pour décrire le fonctionnement de l'inconscient, Freud a opposé d'abord à la raison psychiatrique une autre théorie psychologique capable selon lui de transformer le monde et même de conduire à la guérison. Mais à partir de 1915 et surtout de 1920, il se rendit compte des impasses de sa « métapsychologie », et proposa alors de prendre aussi en compte l'existence de « pulsions de mort » qu'il plaça aussi à l'origine de la vie. Cette notion de pulsion de mort fut ensuite récupérée, réifiée

par les médias, réduite en pulsion de meurtre (ce qu'elle est aussi), mais au détriment de l'ouverture vers la vie qu'elle rend possible par son pouvoir anarchisant (Nathalie Zaltzman)<sup>5</sup>.

Désormais, avec la psychanalyse, les frontières étanches disparaissent, il n'y a plus d'un côté « le tout bon » et de l'autre « le tout mauvais », le Bien et le Mal, et ceci tranche avec la préoccupation majeure du monde politique qui vise l'exclusion « radicale » du « mal », quitte à le reproduire indirectement. Pour la psychanalyse deux écritures distinctes (consciente et inconsciente) s'interpénètrent toujours dans la psyché et se manifestent autant dans les discours que dans les actes. Elles créent donc un désordre dans la vie consciente, d'autant qu'elles se nourrissent de la force incroyable des pulsions, non seulement celles d'Eros que la société veut bien à la rigueur admettre, que de celles de Thanatos. Or de l'interpénétration de ces deux écritures, dit Freud, on ne sera jamais maître, et le chaos apparent ne pourra donc que se reproduire.

On oublie souvent que les générations successives de psychanalystes ont continué à mettre en place des modèles intégrant le chaos. C'est ainsi que Wilfred Bion développa, à partir de la clinique, un modèle fort intéressant de représentation d'écriture psychique<sup>6</sup>, articulant le chaos originaire (qu'il nomma O) aux prémisses de la pensée (les « éléments bêta »), et conduisant par ce qu'il a appelé la « fonction alpha », et à l'aide de « préconceptions » individuelles et collectives, aux actes de langage. Ces « éléments » de pensée ne s'inscrivent pas nécessairement dans une succession temporelle, ils sont communicables d'une personne à l'autre, par le langage certes mais aussi par d'autres canaux sensoriels, d'autres écritures. Ils sont, dit Bion, le résultat d'une série de transformations qui se produisent depuis « O », une lettre de l'alphabet par laquelle Bion représente à la fois le chaos initial à jamais inaccessible, et le chaos déjà transformé, celui que nous explorons quotidiennement. Nous le transformons par la pensée et par les actes de langage, y ajoutant alors notre touche personnelle. Pour Bion, le chaos se manifeste comme tel chez le psychotique, mais il reste omniprésent dans le soubassement de toute pensée individuelle ou de groupe. Et il se présente par intermittence dans le transfert, tantôt chez l'analysant qui le perçoit souvent comme « catastrophique », tantôt chez l'analyste, permettant alors une ébauche de transformation par tous les deux autour d'un « fait choisi ».

---

<sup>5</sup> cf. *Psyché anarchiste, débattre avec Nathalie Zaltzman*, ouvrage collectif, Petite bibliothèque de psychanalyse, PUF2011

<sup>6</sup> Pour un accès agréable à l'œuvre de Bion, citons le livre de James S. Grotstein, *Un rayon d'intense obscurité, ce que Wilfred R. Bion a légué à la psychanalyse*, Ithaque 2016

Pour le psychanalyste, la notion de chaos n'est donc pas quelque chose de lointain, à mettre à part, à fuir comme la peste ou comme l'amorce d'une catastrophe terrifiante, elle doit au contraire être mise au travail.

Revenons au Politique que, au fond, nous n'avons jamais quitté car la psychiatrie et la psychanalyse ont en effet un fondement très politique. Il concerne en effet la place que l'on accorde au « Sujet » et au Sujet de l'inconscient.

Notre époque est celle des grands bouleversements sociaux et des migrations de tous ordres. Le semblant d'ordre préexistant s'en trouve menacé, chamboulé. Pour faire face à ces changements, « le Politique » devrait trouver le moyen de concilier deux idées qui, en dehors du monde des psy, sont loin de lui être familières :

1°- le chaos qui est là à nos portes dans notre société et dans le monde, est le fait de notre propre humanité et donc il ne cessera jamais ; il continuera à se manifester dans sa diversité et à se répéter d'une façon ou d'une autre. On n'en viendra jamais à bout par la contrainte. Mais il est possible par contre de l'aménager et de le rendre compatible avec notre humanité

2°- ce chaos peut paradoxalement avoir une fonction positive, celle de se révéler comme un réservoir inépuisable d'énergie créatrice. Ceci suppose que le politique accepte de se laisser surprendre par ses manifestations intempestives, qu'il apprenne à les accueillir et à les faire évoluer là où elles se manifestent.

Il y a une spécificité de l'humain qui doit toujours faire réfléchir : le rapport inné à la violence. Alors que le lion repu regarde passer la gazelle sans broncher, l'homme tire sur l'animal pour le plaisir de la chasse, pour remplir le congélateur ou pour vendre la viande. Autrement dit, l'usage de la parole, qui est censée distinguer l'homme de l'animal, a eu un effet paradoxal, celui d'accentuer la cruauté, l'agressivité, la férocité, le sadisme, la destructivité, l'appétit de pouvoir. Et quoiqu'on fasse ou qu'on dise ou qu'on menace, le Sujet restera divisé, la béance se maintiendra, y compris par la violence, avec l'effet paradoxal d'ouvrir à jamais de nouvelles apories et donc un certain degré de chaos. Tout ceci doit être « pensé » sous ses divers angles.

Dans le débat sociétal, le psy est de fait un acteur politique, il doit y tenir résolument sa place, « résistante »<sup>7</sup>, éthique, « radicale ». Il est là pour soigner, non pour remettre les éclopés de l'existence dans le circuit marchand, ni être un adjoint des services de sécurité dans « la lutte contre le terrorisme ». Par contre il peut avoir un rôle positif dans la prévention des accidents sociaux, en dénonçant la violence du pouvoir économique sur

---

<sup>7</sup> Jacques Derrida, *Résistances de la psychanalyse*, Galilée 1993

le monde du travail, si bien décrit par Charlie Chaplin dans le film « Les temps modernes ». Les psy sont en effet bien placés pour en mesurer les retombées désastreuses en termes de dépressions, maladies psychosomatiques, exclusions, suicides. Mais ce faisant, quand ils s'expriment, les psy sont souvent vécus comme des ennemis potentiels par l'État libéral, qui, en réaction, cherche à les faire taire en s'immiscant dans la gestion du secteur psychiatrique pour y accroître la rentabilité de leurs actes au détriment de la liberté de la parole.

Les théories analytiques ont certes permis un meilleur accès au monde de la névrose. Mais l'expérience analytique a permis de l'élargir un peu à la fois au champ de la psychose, là où règne un plus grand chaos psychique, avec un usage permanent de « l'identification projective ». Bion a été de ceux qui ont exploré au plus près ce monde étrange où les émotions et les signifiants ne trouvent pas leur juste place dans la pensée et dans les discours, et où ce qui pourrait assurer une relative cohésion du « Moi-Je » se trouve fragmenté et projeté dans le monde humain et non humain. Or les citoyens qui composent la société dans laquelle nous vivons, et qui tentent avec plus ou moins de succès d'y vivre ou d'y survivre, ne s'inscrivent pas nécessairement dans le registre névrotique ; cette société est donc aussi le réceptacle des identifications projectives. Il est de la fonction du psychiatre de chercher à les entendre et non pas de réfuter cette distorsion qui prend parfois des allures paranoïaques. C'est bien aussi la fonction du Politique de remédier à cette distorsion. Le Politique doit imaginer, de son côté, des structures, des méthodes et des lois qui facilitent l'élaboration collective autour de ces projections, même lorsque celles-ci paraissent délirantes.

Comment y parvenir ? La démocratie est le système politique qui respecte et féconde le mieux cette relation permanente de la parole collective au chaos, mais elle n'y parvient que dans la mesure où elle ne se réduit pas à une structure formelle, où seule la majorité décide, comme c'est trop souvent le cas. C'est bien en effet par la délibération ouverte que peuvent se mêler les pulsions les plus meurtrières aux idéaux les plus nobles. Il me semble évident que nous manquons aujourd'hui d'assemblées participatives telle que « Nuit Debout » où toute écriture, même celle de la folie, pourrait trouver une place en compagnie des fantômes de l'Histoire. Mais sans doute faudrait-il alors remanier en profondeur les assemblées représentatives, pour qu'en ces lieux l'expression spontanée parvienne à s'articuler à des préconceptions structurantes et déboucher sur des actes politiques plus cohérents avec un projet national. Le projet démocratique actuel manque de clarté, il est trop infiltré par le discours économique, il est confondu dans l'esprit des gens avec un projet européen qui reste lointain et flou, sans promesse d'avenir, ni cap clairement défini.

Des points de capiton doivent venir soutenir tant l'imaginaire collectif que les actes du pouvoir en place, pour lutter contre le repli et la peur de l'étranger. Sur ce terrain mouvant, la psychiatrie, la psychanalyse et la philosophie peuvent aussi contribuer à faire évoluer les idées. Notre devise nationale « Liberté, Égalité, Fraternité » est toujours inscrite sur les façades des mairies, mais elle s'efface un peu à la fois et on finit par l'ignorer, usée par le temps et les incartades. Des mots tels que « Hospitalité », « Justice » et « Solidarité » seraient plus conformes à ce qui soutient notre écoute psy auprès des patients mais divers nationalismes et colonialismes hantent encore l'histoire de notre pays. C'est ainsi que dans un silence assourdissant, les secrets collectifs se transmettent de générations en générations, se manifestant alors sous la forme d'une production chaotique de symptômes qui, au moins et heureusement, vont entretenir l'intranquillité, à défaut de permettre un travail de deuil.

C'est pourtant en ce lieu de la scène politique que ; à la lumière du travail de l'historien, devraient pouvoir s'élaborer les traumatismes subis ou infligés. Il est vraisemblable que les failles actuelles dans le fonctionnement de notre système politique, la paralysie étonnante de nos institutions face à la misère et au chômage, l'absence d'accueil aux nouveaux migrants, ou encore certaines graves lacunes dans les relations internationales, résultent de sérieux trous dans la compréhension de notre histoire collective. Le chaos rampant qui tourmente la scène politique et lui résiste à jamais est bien « la septième face du dé »<sup>8</sup>, celle que l'on ne voit jamais mais dont il faut absolument tenir compte si l'on veut sortir quelque peu de la mélancolie collective et de la fascination qu'exerce la guerre.

#### *Résumé :*

*Le chaos qui est là, à nos portes, dans notre société et dans le monde, est aussi le socle à partir duquel s'est construit notre humanité : il ne cessera jamais, continuant à se manifester et à se répéter dans sa diversité. Le politique n'en viendra donc jamais à bout par la seule contrainte. Le « psy », par son écoute et son savoir, peut faire en sorte qu'on trouve à ce chaos une plus juste place sur la scène politique, en contribuant à le rendre instructif et davantage compatible avec la vie. Le chaos a en effet, paradoxalement, une fonction positive, il est un réservoir inépuisable d'énergie créatrice. En démocratie, le politique doit donc accueillir le chaos autrement, accepter qu'il surprenne et tourmente par ses manifestations intempestives. En tenir compte, c'est apprendre à le déconstruire dans ses multiples facettes, voie la plus sûre pour sortir de la mélancolie et échapper à la nécessité de la guerre comme moyen de résoudre les conflits.*

---

<sup>8</sup> Fernand Deligny, *La septième face du dé*, Préface de Pierre Macherey, L'arachnéen 2013

